Irene Cheng, Charles Davis et Mabel Wilson (dir.),
*Race and Modern Architecture. A Critical history from
the Enlightenment to the Present*

Compte rendu d'ouvrage

Delphine Hyvrier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/6811>

DOI : 10.4000/craup.6811

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Delphine Hyvrier, « Irene Cheng, Charles Davis et Mabel Wilson (dir.), *Race and Modern Architecture. A Critical history from the Enlightenment to the Present* », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], Actualités de la recherche, mis en ligne le 29 mars 2021, consulté le 15 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/craup/6811> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.6811>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2021.

Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Irene Cheng, Charles Davis et Mabel Wilson (dir.), *Race and Modern Architecture. A Critical history from the Enlightenment to the Present*

Compte rendu d'ouvrage

Delphine Hyvrier

RÉFÉRENCE

Architecture. A Critical history from the Enlightenment to the Present, University of Pittsburgh Press (Culture, Politics and the Build Environment), 2020, 438 pages

- 1 Publié en décembre 2020, à la fin de la présidence de Trump, après une année agitée par les mouvements Black Lives Matter aux États-Unis comme en France et une crispation croissante des débats autour des questions d'identité, l'ouvrage *Race and Modern Architecture* sort au cœur d'une actualité brûlante. Il est le fruit d'un travail porté depuis 2015 par le groupe de recherche interdisciplinaire Race and Modern Architecture Project (R + MAP) et a vu son contenu déterminé par un symposium en 2016 à l'école d'architecture de l'université Columbia.
- 2 Par « race », il faut entendre ici la notion de « race sociale » utilisée en sociologie pour analyser et commenter les conséquences de la théorie de la « race biologique » – qui prône, au nom de la science (mais sans en avoir aucunement l'appui) une hiérarchie entre les humains selon leur supposée « race ». Bien qu'invalidée depuis longtemps, cette hiérarchisation parfois intériorisée influe toujours sur les expériences vécues de certaines populations et continue de structurer, consciemment ou non, organisations et échanges sociaux. Employer le terme de « race sociale » ne vise donc pas à réactualiser une idéologie raciste dangereuse, comme cela a parfois malheureusement été interprété, mais au contraire, à mettre en lumière la continuité des conséquences induites par la théorie des « races biologiques ». C'est précisément ce à quoi aspirent les auteurs et autrices de cet ouvrage, en analysant comment l'architecture et ses praticiens et praticiennes se sont emparés de ces problématiques. Il est souligné dès l'introduction que si ces problématiques ont permis des débats clivants importants dans plusieurs disciplines des sciences sociales (de la géographie au droit, en passant par l'anthropologie), la théorie de l'architecture a jusqu'ici peu questionné ses pratiques et son histoire au regard de ces notions. Serait-ce parce que ces catégories politiques n'ont pas à voir avec l'art d'ériger des bâtiments ? À cela les auteurs et autrices répondent :

La question de la race est là, même quand nous croyons qu'elle ne l'est pas. Et parfois elle était présente dès le début, mais nous ne savions pas comment la « voir ».

- 3 Composé d'une vingtaine de chapitres regroupés en cinq parties, allant de « Race and the Enlightenment » à « Race and urbanism », le livre est une somme d'études de cas, d'enquêtes sur des contextes historiques, d'analyses croisées de théories de l'architecture revenant systématiquement sur les façons dont les théories de différences raciales ont pu influencer l'architecture et ses théories des Lumières à aujourd'hui. À cette problématique nouvelle (dans la discipline), les auteurs et autrices répondent par une variété de méthodes d'enquêtes donnant à voir un large spectre des composantes sociales de l'architecture : analyse de la place faite aux ouvriers dans le récit des constructions de gratte-ciel (« Erecting the Skyscraper, Erasing Race » d'Adrienne Brown), étude des critiques d'architecture dans la presse italienne fasciste (« Modern Architecture and Racial Eugenics at the Esposizione Universale di Roma » Brian MacLaren), des mises en scènes architecturales lors d'expositions (« Structural Racism in Modern Architecture Theory » d'Irene Cheng), d'études de cas dans leur contexte géographique, historique et politique (« Notes on the Virginia Capitol » de Mabel Wilson, ou « The Invention of Indigenous Architecture » de Kenny Cupers).
- 4 Que la notion de race sociale intéresse les lecteurs ou non, cette diversité d'enquêtes est en soi intéressante dans sa façon de décentrer le regard de la réalisation architecturale en elle-même pour prêter attention à tout ce qui l'entoure et la construit : talents et traitements des ouvriers sur les chantiers, presse, publicités, accueil du public, expositions, déclarations politiques officielles... donnant ainsi à voir subtilement et très concrètement l'influence directe des discours sur le bâti et réciproquement. Dans le chapitre « Modeling Race and Class », Dianne Harris propose par exemple d'analyser l'architecture pavillonnaire par le prisme d'un corpus de photographies publicitaires de 1955, qu'elle met en relation avec des images issues de photoreportages. En associant les images mettant en scène des familles blanches idéales dans les maisons du U.S Gypsum Research Village, un quartier modèle destiné à être reproduit en masse dans tous les États-Unis, à celle du corps atrocement mutilé d'Emmett Till, elle donne à voir comment les architectes ont contribué à affirmer l'imaginaire ségrégationniste et la violence lui étant associée. Emmett Till fut torturé jusqu'à la mort par deux hommes blancs qui savaient ne jamais avoir à subir les conséquences de cet acte et qui furent acquittés. Si son assassinat fut l'un des événements autour duquel le mouvement pour les droits civiques s'organisa, c'est parce que la violence de l'acte et de l'acquittement des meurtriers était représentative de l'organisation raciale de la société étasunienne de l'époque, autorisant ces actes dans l'imaginaire commun, à défaut de les punir. En juxtaposant les images publicitaires de familles blanches s'adonnant à des activités domestiques dans des maisons confortables à la célèbre photographie des funérailles de Till, Harris cherche ainsi à redonner un contexte politique à des images travaillées pour sembler ne pas en avoir. En effet, rien dans la situation du Research Village n'est en fait neutre : il a été conçu dans une *sundown town*, une ville où s'appliquait la loi ségrégationniste interdisant aux personnes identifiées comme non-blanches de sortir la nuit, et le quartier était en lui-même interdit aux juifs jusqu'en 1959. Harris analyse le type d'habitat et son ameublement comme témoignant des promesses matérielles portées par la société d'après-guerre étasunienne, triomphant de la Guerre Froide, structurée par des politiques néolibérales et une économie de libre marché. Diffusées dans un large échantillonnage de magazines d'architecture et de décoration, les images

de ces bâtiments mettent en scène un monde exempt de personnes non blanches et où les femmes, assises dans la maison, contemplent leurs maris et fils jouer et faire des barbecues en extérieur. Pour Harris, le contexte extrêmement violent de ces années permet de révéler que la naïveté de ces scènes surjouant la famille américaine blanche, nucléaire et hétérosexuelle parfaite n'est pas un simple lieu commun de la publicité. Face aux images brutales de corps de personnes noires lynchées impunément circulant à cette même époque, elles présentent les maisons pavillonnaires comme une promesse d'ordre et de sécurité rassurante pour ses propriétaires. L'architecture est présentée, de par les modes de vie « modèles » normatifs, duplicables, qu'elle propose, comme un moyen d'aboutir au projet d'une société américaine idéale, démocratique, néolibérale, blanche, conclut Dianne Harris. En n'analysant pas les maisons en elles-mêmes mais leurs photographies, l'autrice ne cherche pas à incriminer des bâtiments qui seraient racistes par essence, mais à comprendre comment l'architecture a pu s'ancrer dans un discours et en matérialiser les prises de position.

- 5 Au-delà de ces différentes propositions méthodologiques, le livre se construit autour d'une interrogation radicale des théories modernes, depuis des contextes culturels et historiques aussi variés que Lagos en 1894, la décolonisation malaisienne, ou l'Allemagne des années 1930. Les auteurs et autrices postulent en effet que la modernité n'a pu se construire qu'en excluant certaines populations, jugées cognitivement inaptes à un tel projet. Pour que des peuples soient modernes, il faudrait nécessairement que d'autres ne le soient pas. La modernité s'est ainsi fondée sur des antagonismes : celui de la civilisation s'opposant au primitivisme, celui de la tradition face au progrès, des capacités intellectuelles et techniques de certains à la médiocrité congénitale d'autres. Des chapitres apportent un éclairage spécifique sur de grands pans de l'histoire de l'architecture. C'est le cas de l'enquête très documentée d'Irene Cheng sur les catégorisations raciales en architecture théorisées par Viollet-le-Duc, hiérarchisant les qualités constructives de bâtiments par la race présumée de leurs auteurs. Cette théorie était notamment censée éclairer les décisions à prendre afin de reconnaître le patrimoine français et constituer un style national porteur. Cheng démontre la filiation de ces théories avec la pratique et les discours de Charles Garnier, notamment illustrée lors de l'exposition *l'Habitation humaine* lors de l'Exposition universelle de 1889 à Paris, où étaient exposés des exemples d'architectures du monde entier sur un plan linéaire des plus « primitives » aux plus « avancées », non loin de la Tour Eiffel. Plus tard, c'est Adolf Loos qui dans ses écrits oppose Papous et Indiens aux « cultures germaniques », seules capables de modernité par une rationalité et une inventivité leur étant unique. L'autrice poursuit et conclut la filiation en analysant la façon dont le style international a pu ancrer ses recherches techniques et esthétiques dans ces théories tout en excluant les thèses racistes, soulignant le paradoxe d'un mouvement se voulant universel tout en s'appuyant sur des formes issues d'une pensée hiérarchisée des supposées races humaines.
- 6 Le questionnement du livre évite toutefois toute binarité ou jugement à charge par la multiplicité des points de vue abordés, qui démontre que si le débat autour de quelle architecture était capable de porter le génie d'une « race » a toujours été puissant, les auteurs ont rarement trouvé un consensus à ce sujet. Il est ainsi intéressant de voir que si la modernité était pour Adolf Loos un trait de la supériorité des « Aryens » tendant à s'imposer mondialement, elle était pour les fascistes italiens associée à une corruption de l'architecture nationale apportée par « les juifs », tandis que pour les précurseurs des théories nazies du *Blut und Boden*, c'est l'architecture vernaculaire allemande qui

était la plus représentative d'une « aryanité ». La force de l'ouvrage repose donc en partie sur sa façon de souligner l'omniprésence des questions d'identité dans les théories de l'architecture sans catégoriser pour autant des courants architecturaux comme étant directement racistes ou antisémites. En découle plutôt une mise en évidence de plusieurs siècles de troubles et de questionnements violents et irrésolus autour des notions d'identité raciale en architecture.

- 7 En ce sens, le livre s'inscrit peut-être dans une histoire de l'architecture, de l'art et du design non monolithique, faisant de la diversité des récits et des expériences de l'espace un leitmotiv. C'est par exemple ce que proposaient les éditions Actar, en publiant *Layered Landscapes Lofoten*¹ ou encore *Many Norths*², qui donnent à voir, chacun à leur façon, des histoires de l'architecture de ces lieux aux climats extrêmes en embrassant une grande diversité de points de vue : ceux des architectes, mais aussi des autochtones, des politiciens... Ces livres proposent non pas d'encenser un type d'architecture ou un courant de pensée, mais de donner à voir de façon située la multiplicité de pratiques et clivages que peuvent créer des bâtiments, sans chercher à les résoudre ou à en trancher les dilemmes. Ces analyses travaillent ainsi à mettre à nu la capacité de l'architecture à organiser et répartir des formes de pouvoir, des idéologies, des rapports au territoire.
- 8 Il faut toutefois souligner que l'objet est peu original dans sa facture, sans parti pris particulier dans la mise en page des textes autant que des images. L'iconographie, bien que riche et documentant efficacement le contenu des chapitres ne fait pas l'objet d'une mise en valeur spécifique. Les documents exposés sont pourtant curieux, ambigus et donnent envie de les voir mieux articulés avec le texte. Ces caractéristiques autant que son prix relativement élevé en font un ouvrage dédié aux professionnels et aux bibliothèques spécialisées plus qu'aux amateurs et aux curieux. Gageons qu'il opère là comme un travail pionnier, et que, comme le souhaitent ses auteurs et autrices, il ouvre la voie à davantage de publications sur la question, peut-être plus accessibles.

NOTES

1. Magdalena Haggärde, Gisle Løkken et 70°N arkitektur, *Layered Landscapes Lofoten. Understanding of Complexity, Otherness and Change*, New York, Actar, 2018.

2. Lola Sheppard, Mason White et Lateral Office, *Many Norths. Spatial Practice in a Polar Territory*, New York, Actar, 2017.

INDEX

Keywords : Architecture Theory, Modernity, Primitivity, Racism, Antisemitism

Mots-clés : Théorie de l'architecture, Modernité, Primitivité, Racisme, Antisémitisme

AUTEURS

DELPHINE HYVRIER

Delphine Hyvrier est doctorante en recherche-crédation, mention arts industriels à l'université Jean Monnet et à l'école supérieure d'art et design de Saint-Étienne. Son travail porte sur les clivages quant aux pratiques écologiques et représentations culturelles de la nature découlant de la rencontre des normes d'aménagements modernes par des populations rurales. Elle a publié « Nous avons perdu notre lien avec la nature », le mythe de la faute des modernes ? », *Azimuts*, 52 « Continu », 2020.

delphine.hyvrier@univ-st-etienne.fr